

# Une journée à Romans-sur-Isère

Quelle belle journée quasi printanière ce jeudi 7 mars à Romans avec l'Université Populaire.



Le matin nous étions convié(e)s à découvrir la CITE DE LA CHAUSSURE.

Une des fondatrices du groupe ARCHER nous fait d'abord un bref historique de l'histoire industrielle de Romans.

Le travail du cuir était déjà important dès le XV<sup>e</sup> siècle. La chaussure manufacturée arrive en 1850 grâce à un cordonnier qui utilisait une machine pour fabriquer des galoches à clous. Des machines arrivées d'Amérique ont permis d'automatiser le montage de la tige et de la deuxième semelle (il y en a 3 en tout). Il faut savoir que la fabrication d'une chaussure nécessite plus de 100 étapes.

L'aventure de la chaussure de luxe à Romans commence avec Charles JOURDAN, compagnon du devoir, en 1920 avec sa création de l'escarpin. En 1940-50 arrive la taylorisation et Romans s'installe dans la mono industrie chaussure/accessoire. Elle se spécialise dans la chaussure de luxe avec Kélian et les créateurs de mode comme Dior.



En 1981 CLERGERIE lance sa première collection mais sera racheté plus tard par une société financière américaine.

La chute de l'industrie de la chaussure de luxe débute avec le premier choc pétrolier . Puis la mondialisation entraîne la réduction des marges.

Charles Jourdan a été véritablement une entreprise florissante en 1940/50. Mais les choix stratégiques des fils, dès 1970, n'ont pas été heureux : désaccords entre les 3, développement à l'international, ouverture du capital (avec 75%, les américains n'avaient plus de lien historique et affectif avec l'entreprise d'origine). Le groupe est liquidé en 2007.

Kélian l'avait été en 2005.

La crise était grave pour la ville dont toute l'activité était orientée sur la chaussure de luxe : matières premières, accessoires, machines ... sans oublier le tourisme attiré par toutes ces belles enseignes.

En 1985 la mission locale va voir les élus, les associations et réunit toutes les bonnes volontés.

ARCHER a d'abord une activité de réinsertion, à la recherche des besoins locaux pour éviter qu'ils soient satisfaits par des entreprises éloignées ; ils recherchent aussi des partenaires.

Aujourd'hui, ARCHER c'est un « entrepreneur de territoire » avec une action sociale et solidaire qui regroupe 15 entreprises, 109 métiers, plus de 2.000 salariés. Ils sont passés de 7 à 130 actionnaires.

Ils ont racheté en 2010, le parc de machine Jourdan qui était mis en vente. Ils ont fait appel à des ouvriers au chômage ou retraités pour revenir aux anciens savoir-faire.

Ils se sont rapprochés de la tannerie ROUX et du lycée du Dauphiné.



Ils ont commencé en 2019 avec des prototypes et de petites séries et ça a été le renouveau de la chaussure de qualité.

La Cité de la Chaussure, où nous nous trouvons, ouvre en 2020. Mais le confinement n'a pas aidé au démarrage. Ils se sont d'abord tournés vers les acheteurs « solidaires » et les « boutiques éthiques ». Ils ont été présents dans des salons et ont pu ainsi atteindre une clientèle plus large et plus traditionnelle avec la « Made in France ».

La principale concurrence dans le luxe vient du Portugal, de l'Espagne et surtout de l'Italie.



Nous visitons ensuite les ateliers. Nous voyons travailler l'équipe de Christian Max Vincent, sandalier, qui s'est associé à 1083 et en s'inspirant des spartiates grecques a créé des sandales mi-cuir/mi-jean. On peut y admirer aussi la tresse Kélian, tressage d'origine arménienne (les tresses peuvent avoir jusqu'à 80 mètres de long et sont ensuite travaillées sur les formes).

Notre guide nous explique ensuite les différentes étapes du travail du cuir jusqu'au moment où il est utilisable pour confectionner la chaussure.

Le tannage est réalisé à l'aide de sel de chrome et végétal; puis il est foulonné pour obtenir la croûte de cuir. La doublure est fabriquée avec du cuir de chèvre. Ils utilisent également des chutes de l'industrie textile recyclé.

On apprend des détails intéressants comme le fait que l'intérieur d'une chaussure est plus haut que l'extérieur parce que la malléole l'est aussi ou que la base d'un Richelieu nécessite 13 pièces.



La découpe de toutes les pièces d'une même chaussure est totalement automatisée et gérée par ordinateur car les formes sont nombreuses. Elle se fait par lame (comme un scalpel) et non au laser qui abimerait le cuir.

Ensuite une ouvrière spécialisée marque les points de repère pour les coutures car quand on fait un trou dans le cuir, il faut le faire au bon endroit.

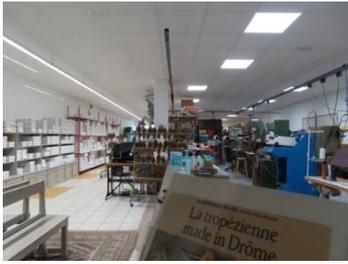
Le piquage se fait en zigzag en bord à bord pour éviter les épaisseurs. Ce travail est fait avec des machines à coudre « à pilier », qui permet de faire tourner le cuir pour obtenir un résultat homogène.

Ensuite vient le montage, l'assouplissement, la fixation des 3 semelles au cours d'étapes différentes.

Enfin, arrive le « bichonnage » : vérification de la propreté lacets, enlèvement des restes de colle et contrôle qualité.

Les collections sont intemporelles mais il peut y avoir des créations à la demande de clients. C'est le travail du designer ; mais il faut avoir la certitude d'une commande suffisante. Le « sur mesure » ne peut pas être assuré dans ce type de travail essentiellement manuel.





Mais ARCHER ne se contente pas de gérer les ateliers dont la production est vendue dans la boutique attenante. Ils veulent être un vrai partenaire territorial et ont créé en 2016 la « start up de territoire, chargée de dénicher et d'accompagner les projets de développement durable utiles pour le territoire ».

ARCHER, c'est aussi de l'accompagnement socio-professionnel et de la formation, du soutien au développement économique du territoire, le 114 à Valence qui, en sus des activités du groupe, accueille « des partenaires autour d'espaces de location ».

L'après-midi se déroule en plein air, avec la visite de la vieille ville.

Les murs d'enceinte ont été construits entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècles ; ils ont été détruits dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle avec le développement de l'industrie de la chaussure, qui a créé des besoins d'espace.



Tout au long de notre pérégrination nous croisons des chaussures monumentales.

L'explication est confinement de d'énormes entre autres, du Musée de la



la suivante : avant le 2019 Romans a subi orages de grêle, qui ont, partiellement détruit le toit Chaussure, lequel a dû



être fermé assez longtemps. Ces sculptures ont alors été créées à partir de pièces du musée. Aujourd'hui, elles constituent une signalétique vers le musée.

Nous arrivons devant la Tour Jacquemart sur la première enceinte, à l'endroit où les fait construire la forteresse Montségur pour siècle existait une lutte de pouvoir de travail et les heures de prière. Au laïques ont pris la prépondérance les cloches ne sonnaient plus que d'heures et les 1/2 heures que l'on Il y a régulièrement des concerts de



qui était une porte chanoines avaient se protéger. Au XV<sup>e</sup> entre 'heure laïque XVI<sup>e</sup> siècle les sur la vie publique et les heures, les 1/4 connaît aujourd'hui. carillons.

Nous pouvons observer que le Jacquemart fait ses sorties côté cœur de ville.

Nous entrons dans une vieille rue que la municipalité a fait réhabiliter. On y trouvait principalement des commerces équitables et de l'artisanat. Beaucoup ont disparu, comme dans d'autres centre villes.

Mais il reste des maisons médiévales dont certaines ont été acquises par la ville en 1939. Beaucoup ont été détruites plus ou moins partiellement pour cause de vétusté ce qui a nécessité la construction de contreforts pour consolider celles qui restent.



Nous passons devant une station de chemin de croix, reconstitution de celui du XVI<sup>e</sup> siècle, le plus ancien de France. Il s'étale depuis la collégiale jusqu'au calvaire

Il contient 40 stations et est encore suivi tous les vendredis saints, très tôt le matin pour que les pèlerins puissent aller ensuite à leur travail.

Nous traversons ensuite le quartier lié autrefois aux abattoirs, où les noms de rues et de places rappellent les différents métiers, de la découpe des animaux au travail du cuir. S'y trouvait également le premier atelier de Charles Jourdan qui y fabriquait des chaussures d'hommes avant de lancer les chaussures de luxe pour femmes.

Nous passons Rue du Mouton où une Maison du XIV<sup>e</sup> siècle est en train d'être rénovée.

Nous arrivons sur la Place du marché où le dimanche tout Romans se retrouve.

On y apprend que, là aussi, il y a eu lutte entre le clergé et les laïques, puisque un côté de la place était laïc et abritait des boutiques au rez de chaussée, tandis que l'autre appartenait au clergé, qui ne pouvait pas faire commerce et y avait installé des chapelles ... Les façades ont été restaurées puis ont évolué avec l'arrivée de la ferronnerie au XVIII<sup>e</sup> siècle.



Le pont que l'on voit depuis la place date du XII<sup>e</sup> siècle et donnait lieu à péage. Il a subi pas mal mésaventures pendant la seconde guerre mondiale.

Sur la place, nous admirons l'Hôtel Duport Roux, une grande maison de ville dont nous pouvons visiter la cour intérieure avec son escalier, ses galeries et un puits. À l'arrière se trouve le bâtiment fonctionnel.

Nous arrivons à la Collégiale Saint Barnard.

En 838, Barnard, archevêque de Vienne avait fait construire un monastère bénédictins au bord de l'Isère. Après de nombreux conflits avec l'archevêché, s'y installe un collège de chanoines réguliers. L'église qui avait été saccagée par les Normands est reconstruite au début du XI<sup>e</sup> siècle dans le style roman et un cloître y est adjoint. Celui-ci a été détruit au XIX<sup>e</sup> siècle pour aménager plus d'espace sur le quai.

L'église a subi plusieurs saccages et vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, Jean de Bernin la fait reconstruire et agrandir. Le chœur et les transepts sont ajoutés et le bâtiment surélevé en style gothique.



Le porche de style roman est décoré de statues très finement sculptées. Malgré le martèlement des visages au moment des guerres de religion, on peut reconnaître à gauche les pèlerins d'Emmaüs.

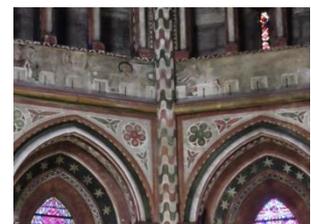
Les vitraux qui étaient présents dès l'origine, ont subi de nombreuses destructions successives. Dans les années 1960, sont installés les vitraux du peintre nancéen François Chapuis. La destruction la plus récente a lieu à la suite des orages de grêle déjà mentionnés.



L'orgue actuel est sans doute le 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup>, deux au moins aya-t été détruits pendant les guerres de religion. Il date du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais a encore subi de nombreuses modifications.

En 1970 des peintures murales datant du XIV<sup>e</sup> siècle ont été découvertes dans le chœur à l'occasion de travaux. Les formes géométriques sont une représentation de la Jérusalem Céleste.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le jubé a été détruit ; c'est alors qu'apparaît la chaire d'où l'officiant s'adresse aux fidèles.





Nous nous dirigeons ensuite vers la Chapelle du Saint Sacrement qui contient 3 trésors :

- Des peintures murales représentant des soldats romains convertis qui se présentent devant le pape. C'est la plus ancienne représentation connue d'Avignon

- Des tapisseries qui datent du début du XVI<sup>e</sup> siècle et représentent l'histoire de Christ de sa naissance à sa mort. Elles paraissent un peu sombre car les rouges ont disparu. Elles sont réalisées dans un tissu de lin ; la broderie est faite de laine et soie.

Leur première mention remonte au testament d'Hélène Tardy, veuve d'un parlementaire. Elles arrivent dans la Collégiale en 1701.

- Un ensemble de sculptures en polychrome qui représente une



noyer  
mise au tombeau.

La sacristie vaut également le détour, finement  
entourée de lambris en noyer travaillés, sous lesquels on a découvert des peintures du XIII<sup>e</sup>

détour,  
finement  
siècle.



Notre guide nous ouvre le chapier (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) où sont conservés de magnifiques habits liturgiques.



Et dans une chasse, est conservée la fameuse mule du pape Pie VI.



*Tania CHOLAT*